

H

[A. Arnault]

1613

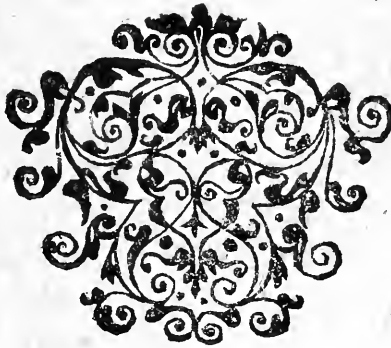
133

LES

TERREURS

PANNIQUES DE CEUX

qui pensent que l'alliance d'Es-
pagne doiue mettre la guerre
en France.



A PARIS,

Chez NICOLAS ALEXANDRE,
ruë des Mathurins.

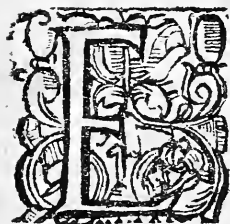
M. DC. XV.

AV LECTEUR,

VOYANT courir des Libelles qui n'ont pour fondement que la medifance, ny pour but que la sedition, Qui par des paroles escrites avec peu de iugement, & moins de raison, taschent d'irriter le peuple: & tantost en le flattant de l'esperance de le soulager, & du desir de venger la mort du feu Roy (choses toutes estoiznées, & contraires à la pensée de ceux qui le disent,) & tantost en l'espouventant des menaces, & des forces d'un party qui ne peut subsister qu'en la confusion, le veulent desbancher de l'obeyssance qu'il doit au Roy. Je me suis essayé de desabuser les moins clair-voyans, & par des raisons, & par des exemples irreprochables, refuter des simples paroles qui ne contiennent ny l'un, ny l'autre. Si le discours en est libre, il est encore plus veritable, Mais qui parmy ceste liberté, n'offense point le respect que l'on doit aux grands, ny ne procede d'autre passion, que de celle que j'ay de servir mon pays, & mon Roy. *ADieu.*



LES TERREURS PANIQUES
de ceux qui pensent que l'alliance d'Es-
pagne doive mettre la guerre
en France.



STANT demeuré dans Paris depuis que le Roy en est party pour aller en ce voyage qui a donné l'alarme à tant de personnes, lesquelles s'effroyent de leur ombre; Et oyant parler si diuersement de son

Mariage, ie ne me puis tenir d'en dire ma ratelée cōme les autres, bien qu'avec plus de raison que la plus part de ceux qui en babillent. Mais d'autant qu'on a desia discouru sur le bien, ou le mal qui pouuoit venir de cette Alliance, & que s'y vouloir arrester d'auantage, seroit redire les mesmes choses. Je parleray seulement de ceux qui taschent d'espouuanter les sujets du Roy, des mouuemens de Monsieur le Prince, ou de ceux qu'on appelle de la Religion pretenduë reformée.

Ceux-là disent que Monsieur le Prince a ie ne sçay combien de mille hommes, avec lesquels il est resolu de rompre le coup de ce Mariage, & esloigner du Conseil de sa Majesté les personnes qu'il luy a nommées, avec tout plein d'autres choses exprimées plus

au long en son Manifeste: & que les deputez de ceux de la Religion ayant fait des demandes conformes aux siennes, & redoutant cette Alliance sur toutes choses, le feriront contre le Roy mesme, & mettront l'Etat en peril:

Pour moy, ie ne pense pas que les vns ny les autres en ayent enuie; mais ie croy qu'ils en ont encore moins de moyen: Et d'autant qu'en ces choses-la l'on se paye plustost des exemples que des raisons, & que nous en auons chez nous des plus illustres qui soient au monde; Nous proposerons deux factions les plus grandes, & les plus fortes qui se soient iamais veues dans vn Estat, la derniere desquelles s'est dissipée en fort peu de temps, avec de petites forces; & l'autre ayant esté reduite a l'extremité, ne s'est depuis restaurée que par les mesmes moyens par lesquels on l'a voulu perdre.

Ie parle de ceux de la Religion, & de ceux de la Ligue; Auxquels pour estre les derniers, & les exemples plus fraiz, nous nous arresterons dauantage. Elle eust premierement la Religion pour pretexte, qui est la plus violente passion des ames, & qui porte plus furieusement les hommes aux armes. Et quant à ses partisans, elle eust son pere en Espagne Philippe II, l'vn des plus grands Rois que ce royaume ait iamais eu. Son parrain en Italie qui estoit le Pape, de la puissance & autorité duquel personne ne doute: Et son chef ministériel en France le feu Duc de Guise, l'vn des plus braues princes, non seulement de sa maison qui en a porté de tres-excellens, mais de toute l'Europe; lequel reduisit Henry III. à la iurer, contre qui elle auoit esté iurée. Il estoit assisté de tout le Clergé, & d'vne bonne partie de la Noblesse de

France, de tout le peuple, & de tous les Parlemens, il ne s'en falloit que Bourdeaux ; qui fut retenu en son deuoir par la prudence & fidelité du Marechal de Matignon, lequel en rapporte encore dans le tombeau vne loüange & reputation immortelle.

Outre cela il auoit vn auantage que Prince au iourd'huy viuant ne peut iamais esperer ; c'est qu'il auoit à faire à vn Roy qu'il auoit Iceu rendre tellement odieux à tous ses subiets, qu'il n'eust point de peine à les faire rebeller contre luy. Là où celuy que DIEU nous a maintenant donné, en est autant ay-mé comme l'autre en estoit hay : Et certainement à bon droit, car iamais Prince ne donna de plus grandes esperances de sa bonté qui est l'objet de l'amour. D'ailleurs la memoire glorieuse du Grand Henry luy sert de beaucoup, car tout le monde se ressouuiét qu'il sauua l'Estat, que les autres auoient bien fort hazardé, & chacun conferue encore au fils l'amour, & l'obligation qu'il deuoit au Pere. Ioint que l'experience des troubles passez, & les playes encore fraisches & sanglantes des dernieres rebellions nous retiennent en nostre deuoir, & nous font sagement discerner le sujet d'avec le pretexte de ceux qui remuét: Tellement qu'aucun ne peut maintenant rien auoir de ce qu'auoit alors le feu Duc de Guise.

Auecque tout cela, ce pauvre Prince y perdit la vie, & Monsieur du Maine qui luy succeda peu de temps apres, sa creance avec celle de tout son party: & croit-on que sàs le coup du Ciel ou plustost d'enfer de Jacques Clemét, il y eust bien perdu dauantage. Ce Prince qui neantmoins estoit grand, & qui est mort en la reputation de grand Capitaine, & grand homme de bien (deux choses qui ne vont pas touf-

jours ensemble,) Apres tant de breuages de rebellion qu'il auoit goustez par vne passion plus naturelle que raisonnable, en fut tellement degousté, que faisant appeller Monsieur du Maine son fils vn peu deuant son tréspas pour receuoir sa derniere benediction, Entre plusieurs graues discours qu'il luy fit de l'obeyssance, seruice & fidelité que les sujets doiuent à leur Souuerain, il luy dit, Qu'au lieu de sa benediction, il luy donnoit sa malediction, si pour quelque occasion, ou pretexte que ce fut, il embrassoit iamais autre party que celuy du Roy, parole espouventable que ce Prince ne doit iamais oublier, & que j'ay bien voulu mettre icy à l'honneur de la memoire de celuy qui l'a ditte, d'autant qu'elle a esté representée depuis peu de temps à Monsieur du Maine, par vn Euesque qui auoit esté present alors qu'elle luy fut proferée.

Voyons maintenant si le party de Monsieur le Prince est fortifié de toutes ces choses. Premièrement le pretexte n'a rien de commun avec la Religion : Celuy de l'Estat est foible, & puis descouuert dès l'Esté passé, ou le peuple qui a veu ses armes se ressouuiant encore de quelle façon il l'a soulagé, & ne croira iamais que la guerre soit vne medecine propre à son mal, ny que des soldats qui emportoient iusques à la paille du liect, le doiuent mettre à son aise, tellement qu'il ne reste plus à vuidier que le mariage du Roy, & la iustice des personnes qu'on luy a nommées.

Or pour le mariage, le pretexte en pouuoit auoir quelque lustre du temps que le Roy estoit encore Mineur : & de fait ceux qui en parloiet en ce temps-là ne disoient, sinon qu'il falloit attendre qu'il fust

Majeur. Mais à present, Quelle insolence est-ce à ses subjects, de le vouloir assubjectir luy-mesme à ne se marier point, ou bié à se marier à leur fantasie ? Ouy, mais voicy la terreur panique : Le Roy d'Espagne, disent-ils, qui enuironne la France de tous costez, la viendra lors engloutir. A cela il y a tant de choses à répondre, qu'on est plus empesché de choisir les raisons, que de les chercher.

Mais premierement, si le Roy d'Espagne nous deuore, ainsi que Saturne faisoit ses enfans; ie demanderois à ces gens-là qui sont en si grand soucy de l'Estat : Qui perdrait en cela dauantage, ou eux qui ne pourroient au pis aller que changer de maistre : ou la Majesté, qui ne pourroit perdre l'Estat qu'avec sa vie ? car les Royaumes ne se perdent pas à moins. Que si l'on void euidemmét que la perte que feroit le Roy seroit incomparablement plus grande que celle de tous ses subjects : pourquoy ne le laissons-nous preuoir & preuenir ces inconueniens avec son conseil, & non pas faire les entendus, & les interessez en vne chose où son interest est si grand par dessus le nostre ? N'est-il pas Roy afin de nous conseruer, & nous commander ? Et ne sommes-nous pas ses sujets afin de luy obeyr, & de le seruir sans entrer en cognoissance de ce qu'il commande ? Voudrions-nous rendre sa conditiō pire que celle d'un chef d'Armée, qui fera faire cent mouuemens à ses soldats, desquels ils ne sçauront nullement la cause : Voila pour preuenir toute dispute, & monstrier que sa Majesté n'est sujete de rendre conte de ses actions qu'à Dieu seul, & moins à ses subjects qu'à tous autres.

Mais pour faire voir que c'est vne terreur panique, Quelle raison y a-il que le Roy d'Espagne nous

puisse nuire par le moyen de ceste Alliance? Est-ce parce qu'il prend Madamé, ou parce qu'il donne son Infante? Si pour Madamé, le procez en est desia vuidé il y a long temp, & principalement aux despens de l'Angleterre, qui fait voir à tout le monde que les filles ne succèdent point en France: S'il la vouloit, ou la pouuoit empieter, ce ne seroit iamais dessous ce pretexte: Et quoy? n'y a-il pas eu d'autres filles de France mariées en Espagne? L'Archiduchesse qui est encores en Flandres, n'en est-elle pas descendue? pourquoy est-ce qu'il pretendroit dauantage de ce mariage icy, que des autres? Cela n'a couleur, ny apparence quelcôque: Quand le Roy d'Espagne nous voudra quereller, il ne faudra iamais à trouuer des pretextes plus especieux.

Et si c'est parce qu'il donne son Infante, Quelle raison y a-il de croire qu'un enfant, auquel on a desia fait son train & sa maison de François auant qu'elle soit en France, y puisse apporter quelque preiudice? Est-ce la premiere que nous auons eue d'Espagne? La mere de S. Louys qui regit si heureusement le Royaume durant les voyages que ce braue Roy fit en Asie, & en Afrique, & à la Regence de laquelle toute la France en pleins Estats, & deuant eux le Parlement a comparé iustement celle de la Reyne: n'estoit-elle pas Espagnole? La femme du Roy François premier n'estoit-elle pas sœur de l'Empereur Charles le Quint, Roy d'Espagne? Auons-nous plus de sujet de craindre ceste Alliance icy, que celle-là? Ce Roy là estoit-il moindre, ou plus amy de la France que cestuy-cy? Y eust-il iamais ennemy qui eust tant d'enuie de la deuorer, ny qui fist tant d'efforts pour y paruenir? Et neâtmoins il ne se trouue point

c'est

que les François de ce temps-là fussent si craintifs, d'entrer en ombrage de ceste Alliance? Certainemēt c'est trop faire d'honneur aux Espagnols, de leur monstrier que nous les redoutons quand ils nous recherchent: nous, qui ne les auons iamais craints les armes en main: c'est les conuier à ce qu'ils n'osent pas entreprendre, & donner le courage de nous attaquer à ceux qui n'aguere pésoiēt que ce leur estoit beaucoup de gloire de nous attendre.

Mais ce qui est le plus importāt, comme la crainte ne fait le plus souuent qu'auancer le mal, c'est leur faciliter les moyens d'aspirer à ce qu'ils desirent. Car leuant les armes sous pretexte de ceste crainte, & allumant la guerre ciuile en France, qui ne sçait que c'est la diuiser en parties & factiōs contraires, & par consequent l'affoiblir, & luy oster le moyen de se defendre contre l'Estranger? Et qui ne sçait que le Roy d'Espagne ayant assisté l'un des partis, & affoibly l'autre, se pourroit mieux emparer de la France, diuisée apres les ruines d'une longue guerre, que non pas maintenant qu'elle est vnue & florissante par vne Alliance? Ce sont donc ceux qui redoutent, ou qui font semblant de craindre ce Mariage, qui veulent exposer la France à la seruitude de l'Espagnol, & non pas ceux qui l'ont contracté. Mais c'est assez pour le Mariage-

Quant à la Iustice qu'on requiert à sa Majesté, ie ne veux pas faire icy l'Aduocat, ni pour les vns, ni pour les autres: & encore moins le Conseiller d'Estat. Mais d'autant qu'il importe principalement au Roy, c'est à luy d'en cognoistre, & d'en iuger. Bien diray-ie en passant, que ie n'ay iamais veu de procedure, ni formes pareilles à celle-cy: Au contraire, en la plus-

part des crimes qui viennent en Iustice, les accusateurs sont tousiours presens, & les accusez quelques-fois absens, & icy tout au rebours. Mais tant y a que ce sont des particuliers pour lesquels on ne doit point troubler vn si grand Estat: aussi n'y a-il pas guerre d'apparece que beaucoup de gens s'y fassent rompre la teste.

Voila en effect tous les pretextes qu'ils peuuent auoir: car, de Religion il ne s'en parle point, Dieu mercy: le party est formé dans l'Estat, & tous les François sont d'accord, qu'il vaut mieux l'y tollerer avec incommodité, que l'en arracher auéc peril. Il reste maintenant à voir la creance que Monsieur le Prince y peut auoir, & les moyens de soustenir ses pretextes.

Quant à la creance, elle est bien esloignée de celle que les predecesseurs y ont eue, car ils faisoient prendre les armes en vne nuict à tout le party par toute la France, sur vn simple aduis, & sans aucune assemblee, ny deliberation de conseil: Ce que toutes les raisons du monde seroient maintenant bien courtes à leur pouuoir persuader. Et outre la creance qu'ils auoient dans le Royaume, ils l'auoient encore si grande parmi les estrangers interesslez en leur cause, qu'ils y leuoient des armées à credit, qui ne leur coustoient quasi rien: Et ce qui est encore plus admirable, les soldats François leur donnoient de l'argent, au lieu d'en prendre, pour payer les Estrangers: ce que ie n'ay iamais leu de ceux de Cesar, ni d'autre Capitaine qui fut iamais. Or si cela se doit esperer de ceux qui seruiront Monsieur le Prince, j'en demande à ceux qui le suiurent l'Esté passé. Ce n'est pas qu'il ne soit aussi grand & puissant Prince comme ses pre-

deceffeurs, mais c'est que la cause n'est pas semblable. Et puis il n'est pas de mesme Religion, ayant esté instruit en meilleure eschole, & si bien versé en la controuerse, que ie l'ay veu confondre des plus habilles en la doctrine de ceste secte : & plusieurs luy ont ouy dire, qu'il se feroit aussi tost Iuif, ou Mahometan, que Huguenot. Quelle apparéce donc qu'ils s'engagent au party d'un Prince qui est d'une Religion contraire à celle qu'ils croient ? Et quand ils s'y engageroient, qu'en pourroit-il esperer que les memes euenemens qui succederent à les Ancestres ? Croiroit-il mieux faire avec tant de manquemens parmi eux, que ne firent les autres avec tant d'auanges ? Ouy, mais ils sont à ceste heure plus forts qu'ils n'estoient alors : Au contraire, il n'y auoit alors fils de bonne mere qui ne fust des leurs : & le zele de leur Religion les portoiét à faire des choses que ceux-cy n'oseroient maintenant penser, tesmoin la coniuration d'Amboise & de Meaux.

Et pour le monstrier encore plus claiement, voyons s'il se trouueroit quelqu'un parmi eux qui s'osast promettre de faire signer vne requeste à cinquante mille hommes de ce party, comme l'Admiral de Chastillon promit au temps du Roy Charles ?

Mais Monsieur le Prince est assisté d'autres grands Princes, qui mettront de grandes forces ensemble. Ouy, Monsieur le Prince a-il le Pape qui luy enuoye icy des Legats, & des foudres d'Anatheme contre le Roy, comme auoit la ligue ? A-il le Roy d'Espagne qui fasse couler des ruisseaux d'or par tout le Royaume ? A-il les tailles du Roy que prenoit la Ligue, avec toutes les forces & reuenus de la France ? A-il la creance, ni la bien-vueillance qu'auoit le feu Duc

de Guyse parmy le peuple, ny les moyens de luy rendre le Roy si odieux, cōme il auoit fecu rendre Henry troisieme? A-il en fin le Clergé, les Villes, les Parlemēts, & la plus grande partie de la Noblesse? Que s'il ne l'a point, commēt voulez-vous qu'il fasse avec rien de tout cela, ce que la Ligue ne peut faire avec tant de choses? Mais ce n'est pas aussi son dessein, il a trop d'intereſt au bien de cest Estat, pour en desirer la dissipatiō, comme il ne faut pas croire aussi qu'aucun des Princes qui sont avec luy, le voulussent assister en vne si mauuaise cause.

Le dessein de Monsieur le Prince n'estant donc que de rompre le mariage du Roy, ou du moins empescher qu'on ne le precipite, ainsi qu'il dit, & de faire punir ceux qu'il a nommez à sa Majesté. Il en arriuera l'vne de deux choses, ou que ne l'ayāt peu par amour, il l'entreprendra de force, ou qu'il ne l'entreprendra pas. S'il ne l'entreprend, on dira qu'il a tort d'auoir refusé d'accompagner le Roy, pour demeurer icy les bras croisez: & s'il l'entreprend, on dira qu'il en a encore dauantage de l'entreprendre. Et de ces deux choses, s'ensuiura encore l'vne de ces deux, c'est qu'il viēdra à bout de son dessein, ou qu'il n'y viēdra pas, comme il est le plus assure. S'il n'y vient pas, il aura tousiours offensé le Roy, & troublé l'Estat pour neant, deux choses de perilleuse consequence: & s'il y viēt, c'est le pis qui luy puisse arriuer. Car ayant violenté le Roy en vne chose si libre que le mariage, il faudra en fin qu'il pose les armes, quand bien elles seroiēt victorieuses, & que cessant la cause, cesse l'effet: & cependant le ressentimēt que sa Majesté aura contre luy, sera d'autant plus vif que l'offense se trouuera grande.

Je dis au pis aller, car il n'y a aucune apparence que cela puisse estre: mais quand il seroit, le Roy en seroit toujours quitte pour dire qu'il ne se veut pas marier, puis que ses sujets ne le trouuent bon, & n'en arrieroit autre chose. Mais ie ne sçay pas si les sujets en seroient quittes pour dire qu'ils n'auoient en cela pensé qu'au seruice de sa Majesté: car tous ceux qui prennent les armes contre leurs Roys en disent autat. Ceux de la Ligue disoient au commencement que c'estoit pour rendre au Roy Henry troisieme son autorité, de laquelle ils le vouloient despoüiller: Et autant en disoient les Huguenots de François secôd, & de Charles neuuesime, avec plus de pretexte que Monsieur le Prince: Mais il ne se faut pas amuser à chercher des preuues d'une chose si manifeste.

Toutesfois on replique icy deux choses qui ont esté dictes, pour monstrer les moyés que peut auoir Monsieur le Prince de trauerfer le voyage du Roy, (mot qui fait mal à l'ouyr, & à l'escrire, qu'un Roy de Frâce soit trauerfé par un sié sujet en un voyage qu'il fait dedás son Royaume.) L'une qu'il est assisté de plusieurs Princes, qui ne sont en tout que Monsieur du Maine, & monsieur de Longueuille: L'autre, que le party de la Religion branlera pour luy.

Nous auons desia preuenü ceste objection: Toutesfois pour le contétemét des plus curieux, disons-en encore vn mot.

Quant aux Princes qui l'assistent, ils sont grands & puissants pour toutes les autres choses qu'on voudra, pourueu que ce ne soit pour faire la guerre au Roy: car en ce fait-là ils ne sont rien à comparaison de ceux qui l'ont autrefois entrepris à leurs despens: & ne pense pas que tous ensemble puissent def-

frayer trois mois vne armée, pour petite qu'elle soit, là où sa Majesté en soustiendra dix. Et de dire que la guerre se nourrit d'elle-mesme, ce n'est pas le moyen de subsister, ny de la faire 48. ans en France, comme les Holandois au pais bas. Où il faut qu'ils permettent toutes sortes de violences aux soldats, en ne les payant pas, & par ainsi qu'ils ruinent le pais, ou qu'ils le payant, ils se ruinent eux-mesmes. Or ruiner le pais, & se ruiner eux-mesmes, est vne mesme chose, car ils se ruineront avec le pretexte qu'ils ont de le soulager. Hé! comment fera-l'on accroire qu'on veut soulager la France, qu'on verra fumer souz les ruines de tant de flammes qu'ils y auront allumées? Ioinct qu'il n'y a rien qui se ruine plustost de soi-mesme qu'un armée indisciplinée: Que s'ils la veulent discipliner, il l'a faut payer necessairement. Et d'où pris (demandoit la feu Roïne Marguerite, l'Este passé, vn iour qu'on luy disoit, que les mesmes Princes auoient iene scay combien de gens:) d'où prendront-ils l'argent pour les soldoyer? car la guerre ne se fait plus à credit, les soldats ne se courennent plus d'herbe, ny ne refusent plus les chaisnes d'or comme les premiers Romains. Monsieur le Prince de Condé Ayeul de cestui-cy, la fit quelque temps ainsi que nous auons dit: mais c'estoit en vne saison où le zele de la Religion estoit si ardent, qu'il faisoit donner de l'argent à ceux qui en demandent auourd'huy, Et si avec tout cela, apres auoir disposé des moyens de tout son party, tant luy que son fils, qui ne luy cedent en rien, & obtenu des paix aduantageuses, les armes en main, ils sont morts toutesfois bien pauures, & ont laissé Monsieur le Prince, ainsi que tout le monde scait, le plus incommodé Prince

de la Chrestienté. Et quant à feu Monsieur du Maine, qui iouyt si long temps des forces & des moyens de tout le Royaume entre ce qu'il tira d'Espagne, chacun void ce qui luy en est demuré. Que peut-on donc esperer de leurs enfans, s'ils s'engagent si gayement en vne guerre contre le Roy, n'estans appuyez que de leurs fortunes particulieres? Car nous auons desia monstré que le fer d'Allemagne branloit pour ceux de la Religion, l'or d'Espagne couloit pour ceux de la Ligue, & le plomb d'Italiene faisoit guerres moins d'effect que les autres deux: & neantmoins tout cela ayant esté court, quelle apparence y peut-il auoir en la durée d'un party, qui n'a rien de tout cela?

De penser que les mesmes Allemans, & les Anglois les fauoriseront: cela est fort incertain. Mais il est tres-certain que le Roy d'Espagne, le Pape, les Vénitiens, & tous les Alliez de sa Majesté l'assisteront fort fidellement, & de cela personne n'en doute. Mais chacun doute à bon droit des autres, des Allemans, parce qu'ils ne sont point interessez en cette cause, comme ils estoient du temps qu'on brusloit icy leurs confreres, & par ainsi n'ont à faire de s'en mesler. Du Roy d'Angleterre, encore moins, parce qu'il est allié de sa Majesté, & d'ailleurs c'est vn Prince sage, & qui n'ayme pas moins la paix, qu'il hait mortellement les broüilleries dans vn Estat, joint que fauoriser vne reuolte chez ses voisins, ce seroit vn mauuais exemple en ses sujets propres: le Roy d'Angleterre est trop grand politique, & n'ayme pas si particulierement Monsieur le Prince, qu'il vueille perdre l'amitié du Roy pour la sienne. Et quant aux Hollandois qu'on met encore en ligne de conte, il

y a bien du discours & de la raison, à croire qu'un Estat encore naissant, qui ne s'est formé, & ne subsiste encore aujourdhuy que par la faueur & les moyens de la France, luy donne maintenant quelque sujet de se joindre avecquel'Espagne pour le destruire. Ce sont donc des Terreurs paniques que de nous vouloir espouuenter de cela.

Quant à ceux de la Religion, outre qu'ils ne font pas en estat non plus que les autres, de nous faire plus de peur ny de mal, que d'en receuoit, ils perdroient le sujet & le pretexte qu'ils ont tousiours pris de leuer les armes, qui estoit la liberté de conscience, en laquelle ils estoient forcez. Et s'ils ont esté battus par tout en vn sujet plein d'apparence, il est fort apparent qu'ils seront ruinez tout à fait, quand ils n'en auront du tout point, comme ils n'en peuuent iustement prendre. Car outre qu'ils ne sont nullement preslez en la liberté de leur conscience, ny priuez de l'exercice de leur Religio, ny des charges de ce Royaume, comme ils estoient, mais iouissent des mesmes honneurs que les Catholiques, & ont l'entrée du cabinet comme avec les plus fauoris, ils ont encore dauantage vn fonds particulier de pension destinée seulement pour eux, & ont basty leurs fortunes parmy nous dans les meilleures villes de France, qu'il faudroit quitter: Ce que ie ne croy pas qu'ils voulussent faire, pour aller tenir la campagne en Picardie, ou prendre vn meschant village en Gascogne avec Monsieur le Prince. Ie ne dy pas que quelques morfondus & desesperez de leur party, aussi bien que des Catholiques, ne le suiuiissent, à la charge de le quitter à la premiere commodité que l'occasion leur presenteroit, mais que tout le corps
de la

de la Religion s'embarque avec luy, c'est vne Ter-
reur panique.

Et de fait, n'en auroit-on pas veu desia quelque esclat? Il me semble qu'il est plus facile d'empescher vn Mariage auant qu'il se fasse, que de le rompre apres qu'il est fait. Le Roy est desia à Bourdeaux, ses subjets luy osteront-ils la femme par le chemin? Cецy me fait souuenir des entreprinſes des Cheualiers de l'Isle ferme, qui osteront Oriane aux Romains, si ce n'est que ceux-là auoient pour pretexte le secours d'une Princeſſe qu'on marioit, & desheritoit par force, avec lequel encore ne l'osterent-ils qu'aux Ambassadeurs, & ceux-cy n'en ayant aucun, la voudroient oster au Roy meſme. Mais ie ne croy pas qu'il s'en puisse trouuer en Gaule, ny en toute la grand Bretagne qui soient si temeraires seulement de l'imaginer. Leurs Majestez y ont mis aussi tel ordre, que de quelque costé qu'on remuë, on se trouuera pris par tout: Car outre qu'elles ont de quoy se faire iour, & dissiper aussi bien les nuages qui se voudroient opposer à la clarté de leurs rayons, comme elle les dissiperent l'Esté passé par leur seule veuë: Elles ont laissé deux armées, la moindre desquelles est assez forte pour les faire recognoistre, l'une dans le Royaume sous le Mareſchal de Boisdauphin, & l'autre à la frontiere sous le Marquis de Spinola, Qui ne sont pas composées de soldats de quinze à la douzaine, comme ceux du party contraire, mais bien disciplinez, & payez, & qui soustenant vne iuste cause, ie laisse à penser ce qu'ils doiuent faire contre des soldats tels que ceux que nous auons deschiffrez.

Que si leur malheur attire les armes de sa Maje-

sté sur leurs testes, & qu'ils le contraignét de monter à cheual en personne pour leur fondre sur les bras: Que feront vn tas de gens ramassez de toutes sortes, contre vne si genereuse Noblesse que celle de France, combattant aupres de son Roy? ou pour mieux dire, qu'eussent-ils desia fait, si sa bonté ne les eust espargnez iusques à present? Car chacun sçait qu'ils ne subsistent que par sa patience, & que s'il ne preferoit la douceur à la violence, ils seroient desia perdus. Mais la Majesté veut imiter le Soleil, & non pas le vent. Ne sçauiez-vous pas qu'ils firent vne fois gageure qui despoüilleroit plustost vn homme? & que le vent le pouissant rudement, luy faisoit d'autant plus garder sa robbe qu'il s'efforçoit de la luy oster, là où le Soleil le pressant doucement par la chaleur de ses rais, la luy fist quitter de luy-mesme.

Il y a encore vne autre chose entre mille que nous obmettons, c'est que quand le Roy auroit perdu dix batailles, il se remettra tousiours en moins de rien sur ses pieds: Là où ses ennemis n'ont point de ressource, & ne se pourront iamais non seulement releuer quand ils seront abbatus, mais encore ne se pourront iamais garder de tomber d'eux-mesmes. Pour preuue de cela, il ne faut que se représenter la Ligue, laquelle toute grande, toute puissante, & toute espouventable comme nous l'auons veüe, n'eust pas laissé de se ruiner d'elle mesme, quand mesme le feu Roiy n'eust point hasté sa ruine, parce que chacun y auot son dessein à part, & que bien qu'ils fussent tous d'accord d'empescher qu'il ne succedast à la couronne, ils ne l'estoient pas de celuy qu'ils deuoient mettre en sa place.

Et puis quels grands Capitaines pour entrepren-

dre la guerre contre vn Roy de France? Je ne veux pas dire que Monsieur le Prince, Monsieur de Longueville, & Monsieur du Maine, ne soient vaillants de leurs personnes pour combatre en particulier. Mais pour commander en generaux d'armées, chacun sçait que leur aage, ny le temps auquel ils sont venus, ne leur permet pas d'auoir les parties d'un chef de guerre. Monsieur de Neuers en sçait tout seul plus que tant qu'ils sont, mais ils l'ont perdu aussi bien que Monsieur de Vendosme, qui estoient les deux plus belles plumes de leur aisle. Le Marechal de Bouillon leur reste encore, qui est assez bon Capitaine, mais comme chacun sçait, & qui est plus pres de se voir enclos dedans le pourpris de sa petite principauté, non sienne, que d'en sortir pour mettre le feu dedans ce Royaume. Comparez maintenant ceste puissance à celle du Roy, & vous verrez que la peur qu'on nous en veut faire, est vne Terreur panique.

Et ie ne sçay pas comment les François, qui ont veu plusieurs fois les Roys d'Espagne & d'Angleterre, liguez avec l'Empereur & le Pape, contre la France, sont maintenant deuenus susceptibles de ces impressions. Vous diriez que la moindre fucille qui branle, tout est perdu: & où est doncques la race de ces genereux Gaulois, qui ne craignoient rien, sinon que le Ciel tumbast sur leurs testes? Il est vray, c'est vne destinée à nos ieunes Roys, de ne passer iamais leur premiere ieunesse sans quelque trouble, mais le repentir n'a pas esté moins fatal à tous ceux qui les ont troublez: & iamais homme n'a voulu ruiner cest Estat, qui ne s'y soit ruiné luy-mesme. Qu'on en voye l'Histoire, on trouuera que

ce que ie dis est veritable.

Non pas que ie croye que Monsieur le Prince, ny pas vn de ceux qui l'assistent ait ce dessein, la à Dieu ne plaise. Mais vn abisme appelle l'autre: l'on s'engage sans y penser au commencement, à des choses que la necessité nous contraint puis apres de faire. Le Conte Iulian qui mit les Mores en Espagne, ne pensoit qu'à venger son iniure particuliere, & perdit toute sa patrie. Feu Monsieur le Prince de Condé, & l'Admiral Chastillon, n'espouferent le party de la Religion que pour s'en seruir contre ceux de Guise, & depuis ils se trouuerent insensiblement obligez à s'en seruir contre le Roy mesme: Les exemples n'en sont que trop familiares & domestiques à nostre grand malheur.

Voila doncques le sujet des Armes de Monsieur le Prince, car de dire que c'est pour sa iuste defense, personne ne l'attaque, ny ne le poursuit, on le laisse aller & venir comme bon luy semble, On l'empesche bien d'entreprendre, mais on n'entreprend rien sur luy. Et quant au reste des subjects exprimez en son Manifeste, auxquels la reponce qu'on y a desia faite, m'empesche de m'arrester, il en y a deux admirables que ie ne puis passer soubs silence, l'vn, quand il se plaint qu'on hazardela santé du Roy par ce mariage, l'autre qu'ó l'a pressé d'esteindre le droict annuel. Sans doute ce dernier n'est point de Monsieur le Prince, il est de quelqu'vn qui a payé la Paulette, lequel aymant mieux son interest particulier, que le bien public, s'est laissé transporter à sa passion. Mais est il possible qu'il se trouue encore des gens qui tournent à crime la plus iuste supplication qui se soit iamais faite en tous les Estats de France?

& qu'on s'ose plaindre publiquement que les gens de bien aient demandé que les offices soient donnez à la vertu, non point à l'argent? Que Monsieur le Prince ayant signé ce Manifeste, s'offence qu'on a voulu oster la Venalité de France, qui est vn de ses plus grands maux, & dont l'abolition eust esté le plus grand bien qui pouuoit reüssir de la conuocation des Estats? Est-il possible encore vne fois qu'il se pleigne de ce qu'on hazarde la vie du Roy en le mariant si ieune, & qu'en mesme temps il se plaigne aussi de ce qu'on veut oster la Venalité des charges, qui expose son Estat & sa vie à tant de dangers? Est-il possible qu'un hōme qui s'arme pour rendre l'honneur à la vertu, & l'integrité à la Iustice, s'offense qu'on ait osé demander apres les Estats qu'elles ne fussent point vendues? Et pleust à Dieu que la faueur de ceux qui l'ont requis, eust esté plus grande encore qu'elle n'est, & que leur demande leur eust esté accordée! A la vérité l'on leur fait beaucoup d'hōneur de se plaindre de cela. Mais ayant traité ce sujet ailleurs, ie ne m'y veux pas estendre dauantage, si ce n'est pour preuenir vne difference qu'on me pourroit faire de la Venalité avec le droict annuel, qui toutesfois est nulle: car tant que le droict Annuel demeurera, on ne peut oster la Venalité. Allez croire maintenant que ces gens-là se soucient de la santé ny de la vie du Roy, qui crient qu'on la hazarde en le mariant si tost, & se plaignent d'un autre costé, quand on veut empescher que par la vente des charges, on ne fasse entrer toutes sortes de gens dans son Conseil, en sa table, en son cabinet? où est-ce, ie vous prie, que sa vie est plus hazardée, ou en le mariant avec vne Princesse de son aage, & encore plus

ieune, ou en l'exposant par la venalité des offices à toute sorte de traistres, empoisonneurs, & meurtriers qui peuuent entrer dedans sa maison? Et neantmoins on fait grief de ce qu'on leur a voulu fermer la portè en estaignant le droict Annuel, avec la Venalité des charges.

Que s'il void par là qu'ils n'ont rien moins en la pensée que le soucy de conseruer la vie du Roy, quelque parade qu'ils en fassent pour faire les bons valets; ils se soucient encore moins de poursuiure la mort du feu Roy. Tout cela ne sont qu'artifices & fusils de sedition, pour faire presumer au peuple que la Royne ne s'en est pas bien acquittée. Et neantmoins, quels Iuges plus entiers & plus naturels y pouuoit-elle employer que le Parlement? Osera-t'on dire qu'une telle compagnie qui s'est tousiours monstrée si jalouse de la vie de son Prince, ayé negligé la iustice de sa mort? Mais qui ne void la foiblesse de ce pretexte, & que Monsieur le Prince ayant tesmoigné par tant d'actions qu'il ne regarde qu'à ses affaires, ne se soucie de la mort du Roy que pour allarmer le peuple, qui a le principal interest en sa perte? Car les grands n'en ont pas empiré leur condition, & Monsieur le Prince moins que tous, qui estant reduit à Milan au train d'un seul Escuyer, & n'estant remonté depuis en sa grandeur que par la liberalité de la Royne, n'a pas tant de sujet de s'en plaindre, qu'elle : Mais tel demande raison de sa mort, qui seroit bien marry de le voir en vie.

Qu'on pardonne à la iuste douleur que ceste playe me renouuelle, si elle me contraint de parler ainsi. Je ne suis inspiré d'aucune passion contre personne, & moins contre Monsieur le Prince que tout

autre, duquel, hors l'intereſt du ſeruiſe du Roy, ie ſuis tres-humble & tres-obeiſſant ſeruiteur, comme ie luy ay teſmoigné il y a plus de dix ans. Et deſirerois avec les gens de bien de le reuoir, tant luy que Monsieur de Longueuille, & du Maine aupres de ſa Maieſté, comme ils en ont eſté conuiez. Mais principalement Monsieur le Prince, qui deuroit en ceſte occaſion y tenir le rang qui eſt deu à la grandeur de ſa Naiſſance, ainſi qu'elle luy a commandé, pluſtoſt qu'en luy deſobeiſſant ſe faire remarquer à la poſterité, pour auoir eſté l'Autheur de tant de calamitez qui accompagnent les guerres ciuiles, & l'argument & ſubjet principal de ceſte Terreur panique.

